

EXTRAIT DE

Sociétal

L'ANALYSE TRIMESTRIELLE DES RÉALITÉS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Une défense et illustration de la pensée communautarienne

Renaud EPSTEIN, Recension de « *The Monochrome Society* »

La thématique communautaire sert souvent de repoussoir dans le débat français. Elle a pourtant donné lieu à des réflexions fertiles dans le monde anglo-saxon, quant aux conditions permettant de concilier respect de l'individualité et défense de la collectivité. C'est notamment le cas des travaux de l'école communautarienne, qui ont largement inspiré la « troisième voie » promue par Tony Blair et Bill Clinton.

L'évolution démographique américaine, qui va faire des populations blanches une minorité aux côtés d'autres minorités, risque-t-elle de remettre en cause la cohésion nationale ? Le développement d'Internet conduit-il à un affaiblissement des liens sociaux ou débouche-t-il sur leur renforcement ? Faut-il restreindre l'accès des enfants à Internet pour les protéger de certains contenus ? Une société se dégrade-t-elle en ayant recours à des peines dégradantes ?

Ces questions ont fait l'objet de débats souvent vifs aux Etats-Unis aux cours de la dernière décennie, qui se sont polarisés autour des positions de deux camps opposés : les libéraux d'un côté et les conservateurs (*social-conservative*) de l'autre. Cette opposition recouvrait, de manière schématique, la bipolarisation de l'offre politique américaine, entre un parti Démocrate mettant l'accent sur la protection des libertés individuelles et un parti Républicain plus soucieux de la préservation de l'ordre.

L'école de pensée communautarienne —dont Amitai Etzioni, professeur à la George Washington University et ancien président de l'Association Américaine de Sociologie, est l'un des principaux porte-parole— propose une troisième voie cherchant à allier respect de l'individualité et défense de la collectivité¹. Les positions développées depuis la fin des années soixante-dix par les chercheurs et intellectuels américains et canadiens apparentés au courant communautarien ont un écho croissant dans le débat politique et social nord-américain. Résolument orientées vers l'action, ces positions se sont rapidement diffusées au delà du monde universitaire, inspirant directement une partie de l'action de l'administration Clinton (ainsi que le virage programmatique du New Labour de Tony Blair en Grande Bretagne). Plus généralement, l'introduction des analyses communautariennes est souvent parvenue à renouveler les termes de débats qui ne résistaient pas toujours à la tentation de la controverse.

¹ Amitai Etzioni, *The Monochrome Society*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2001, 309 pages

The Monochrome Society est le 21^{ème} livre d'Amitai Etzioni. Il est composé de treize articles dont des versions antérieures avaient été publiées dans des revues de sociologie, de philosophie politique, d'économie, de droit ou de psychologie, mais aussi dans des publications à destination d'un plus large public (New York Times, Science). Traversant les découpages disciplinaires, Etzioni conduit son lecteur dans de constantes itérations entre une théorie générale et sa mise à l'épreuve de questions politiques, sociales ou morales contemporaines : les catégories ethniques du recensement, l'universalité des droits de l'homme, le divorce « sans faute », la pornographie, la prière à l'école, la fonction sociale des vacances ou des associations, la dépénalisation du cannabis...

La communauté, au delà des critères ethniques et religieux

Souvent complétés par de nouveaux développements venant répondre aux réactions qu'avait suscitées leur publication, les articles réunis dans l'ouvrage traitent de deux questions principales : la construction et la consistance des valeurs morales (de quelle manière les sociétés déterminent-elles ce qu'elles considèrent comme vertueux ?) d'une part, les conditions d'une action publique orientée vers le bien collectif, mais respectant les droits et libertés individuels d'autre part. Partant ainsi d'un examen « des mécanismes sociaux qui rendent les gens meilleurs qu'ils ne le seraient autrement », Etzioni défend et étaye avec constance une même thèse : les problèmes moraux auxquels sont confrontés les sociétés modernes sont d'autant mieux traités, qu'ils le sont dans un cadre communautaire, en référence à des idéaux et valeurs partagés.

Il convient de souligner d'emblée que la notion de communauté, telle qu'utilisée par Etzioni à la suite de nombreux auteurs anglo-saxons, diffère très largement de l'usage qui en est souvent fait en France. Faute de défenseurs des positions communautariennes dans le débat français², ce sont surtout des intellectuels « néo-républicains » qui se sont emparés de la thématique communautaire... pour la dénoncer. Le développement communautaire viendrait mettre en danger liberté, égalité et fraternité que seule une approche universaliste pourrait garantir. Cette dénonciation³ a conduit à diffuser une notion très restrictive et étriquée de la communauté – définie avant tout sur une base religieuse ou ethnique-, qui apparaît immédiatement comme une partition illégitime de la collectivité nationale. Etzioni et avec lui les tenants d'une approche communautarienne ne réduisent pourtant pas les communautés à des groupes ethniques, raciaux ou religieux. Une communauté se définit comme un groupe d'individus dont les relations se croisent et se renforcent mutuellement, partageant un ensemble de valeurs et de normes ainsi qu'une histoire et une identité commune. La famille et le quartier (neighborhood) constituent donc les

² On peut ainsi noter que même les défenseurs français du multiculturalisme s'interdisent une approche communautarienne des problèmes sociaux. Cf. Didier Lapeyronnie, *L'Individu et les minorités : La France et la Grande-Bretagne face à leurs immigrés*, Paris, PUF, 1993

³ Notons par ailleurs que les mêmes intellectuels néo-républicains dénoncent le libéralisme, accusé lui aussi d'être imposé par les anglo-saxons (Etats-Unis et leurs alliés britanniques) et de venir saper les fondements de la République. La dénonciation du communautarisme et du libéralisme apparaît parfois comme une simple expression d'un anti-américanisme plus ou moins traditionnel. On peut souligner à cet égard que les tenants de cette double dénonciation ont pour nombre d'entre eux construit des parcours intellectuels dont la seule constante était justement l'anti-américanisme.

communautés de base, auxquelles on peut ajouter de multiples autres définies sur des bases sociales, religieuses, ethniques ou professionnelles...

Le premier chapitre, qui donne son titre au livre, considère justement les relations inter-raciales aux Etats-Unis. La disparition de la majorité blanche au profit d'une « majorité de minorités », qui devrait s'opérer au milieu du XXI^{ème} siècle, a soulevé des inquiétudes chez de nombreux observateurs : les américains d'origine africaine, hispanique ou asiatique ne risquent-ils pas, lorsqu'ils seront majoritaires, de conduire le pays dans de nouvelles directions correspondant plus directement à leurs intérêts et valeurs ? Etzioni dénonce le caractère raciste de cette approche, en montrant –à l'aide des résultats de nombreuses enquêtes auprès des principaux groupes ethniques– que les Américains de toutes origines partagent un ensemble de valeurs, de rêves et d'aspirations communes. Plus encore, il soutient que la tendance à la fragmentation ethnique de la société américaine, qu'illustrerait la disparition prochaine d'une catégorie historiquement majoritaire, est une illusion d'optique entretenue par l'inadaptation des catégories ethniques du recensement. Le développement des mariages inter-raciaux participe ainsi au rapprochement entre groupes ethniques, et la diversité croissante de la société américaine n'empêche pas la préservation de son unité. Les Etats-Unis, conclue Etzioni, ne sont « ni une société en arc en ciel, ni une société dans laquelle les couleurs ne se mélangeraient pas et où il n'y aurait pas de place pour le blanc ». Les valeurs partagées par les différents groupes raciaux et les rapprochements entre ces groupes font au contraire de la société américaine une « société monochrome ».

L'argument est fort et suscitera probablement des interrogations chez le lecteur habitué aux analyses pointant la permanence des inégalités sociales aux Etats-Unis et l'importance du critère racial dans la construction de ces inégalités : la démonstration est-elle à la hauteur du propos ? Etzioni ne s'est-il pas laissé emporter par une formule (au demeurant heureuse) ? La thèse défendue par l'auteur, qui porte exclusivement sur les valeurs et les aspirations des différents groupes ethniques, paraît solidement étayée et ne nie pas la permanence d'inégalités de situations ou d'opportunités. On remarquera par ailleurs que la thèse développée par Etzioni fait écho à de nombreux travaux pointant le déclin du pouvoir explicatif du facteur racial dans les dynamiques sociales et urbaines américaines, dont certains —parmi les plus significatifs— sont l'œuvre de chercheurs qui ne sauraient être assimilés au courant communautarien⁴.

Construire une "bonne société"

Les communautés ne remettent donc pas en cause la cohésion de la société américaine. Au contraire, elles participent très directement à la construction d'une "bonne société". La notion de "bonne société" et les conditions de sa construction font justement l'objet de plusieurs chapitres, dont un particulièrement savoureux consacré à l'application aux primo-délinquants des peines fondées sur la honte. Les réactions ont été violentes lorsque Etzioni a proposé que les jeunes surpris en train de revendre de la drogue soient renvoyés chez eux sans leur pantalon, après s'être fait

⁴ Voir notamment William Julius Wilson. *The Declining Significance of Race: Blacks and Changing American Institutions* (second edition). Chicago: University of Chicago Press, 1980, 243 pages

raser le crane. De telles peines cherchant à faire honte aux délinquants tendent pourtant à se multiplier aux Etats-Unis : condamnation à planter un panneau « ici réside un violeur d'enfant » devant son domicile, à coller un autocollant « conducteur surpris en état d'ivresse » sur sa voiture ou à publier sa photo dans le journal local, agrémenté d'un descriptif du délit commis.

Revenant sur la polémique qu'elle avait suscitée, Etzioni développe sa suggestion, en proposant une lecture communautarienne des mécanismes d'intégration individuelle des normes sociales. La loi permet d'orienter les actes individuels et peut ainsi encourager les comportements vertueux. Mais bien plus que par la loi, c'est au travers de processus informels de contrôle social que s'opère la promotion de tels comportements. Ces processus, qui supposent un certain consensus sur la définition du bien pour être efficaces, se développent à l'intérieur de communautés constituées. Ceci conduit à justifier des peines qui jetteraient la honte sur un membre d'une communauté transgressant les normes partagées en son sein. De telles peines permettent en effet à la fois de favoriser la construction d'une « bonne société » et de répondre à l'échec d'un système carcéral, jugé incapable de produire de la réhabilitation individuelle et de la protection collective (prévention de la récidive).

L'existence de valeurs morales partagées, qui peut être mise en question dans une société de consommation de masse, est défendue à partir de l'étude du mouvement de « simplicité volontaire » qui s'est développé au Etats-Unis depuis le début des années quatre-vingt. Refusant de s'inscrire dans une quête effrénée de biens superflus, les adeptes de ce mouvement témoignent, selon Etzioni, d'une tendance lourde de la société américaine. Ils laisseraient augurer l'avènement d'une nouvelle société fondée sur des valeurs moins matérialistes et à même d'aboutir à une plus grande justice sociale.

L'optimisme ainsi affiché par Etzioni s'exprime sur de nombreux phénomènes émergents de la société américaine contemporaine. Là où de nombreux intellectuels voient des menaces pesant sur la cohésion sociale, Etzioni identifie au contraire des avancées possibles vers une société meilleure. Le développement d'Internet, auquel deux chapitres sont directement consacrés et plusieurs autres font référence, illustre tout particulièrement cette posture. Sans aller jusqu'à rejoindre ceux qui voient dans l'Internet le vecteur d'une révolution transformant radicalement et positivement les relations sociales, il s'oppose terme à terme avec les critiques qui y ont vu une source d'atomisation sociale et d'isolement. Le risque de voir les communautés virtuelles supplanter les communautés réelles paraît limité, du fait des conditions régissant l'accessibilité des premières et du relatif anonymat de leurs membres. Mais ces communautés virtuelles disposent de vertus qui leur sont propres. Le développement d'Internet conduit donc moins à affaiblir les communautés réelles qu'à générer de nouvelles formes de lien social —délié des contingences géographiques et temporelles— qui sont sources d'enrichissement moral collectif.

Une action publique communautarienne ?

L'approche ainsi développée n'est pas purement analytique, mais cherche constamment à ouvrir de nouvelles pistes pour l'action publique. Face aux courants libertariens qui contestent —au nom

du premier amendement à la Constitution américaine⁵— toute restriction d'accès aux médias que sont la télévision et Internet, Etzioni défend ainsi l'installation de systèmes de filtrage permettant aux parents de protéger leurs enfants d'une exposition à certains contenus sexuels et violents diffusés par ces biais. Face aux positions moralistes des conservateurs sur le mariage, il insiste sur la nécessité de combiner acceptation du pluralisme (refus de condamner le divorce ou les couples homosexuels) et expression de préférences collectives (pour les mariages stables et orientés vers la reproduction).

Au fur et à mesure de l'examen critique des différentes positions structurant le débat public américain que propose Etzioni, se dessine une pensée à prétention globale, apte à traiter non seulement de problèmes moraux et sociaux, mais aussi de régulation économique (droit des actionnaires face à ceux des salariés) ou de diplomatie et de géopolitique.

L'argumentaire est bien plus convainquant sur les questions sociales proprement américaines que sur les questions économiques (notamment du fait d'une représentation parfois simpliste de la rationalité individuelle⁶) ou géopolitiques. Les analyses demeurent toujours stimulantes, même si la portée des propositions adressées à l'action publique peut parfois laisser sceptique. Comme le reconnaît Etzioni, les communautés contemporaines sont faibles⁷, du fait de la pluralité des appartenances des individus. Ceci limite grandement la portée de tout contrôle communautaire (être condamné au sein d'une communauté ne signifie pas être rejeté par la société), mais permet d'éviter que les communautés ne s'imposent comme des facteurs d'oppression des individus.

S'il n'apporte pas d'avancées théoriques notables par rapport aux ouvrages précédents d'Etzioni, l'ouvrage constitue toutefois une bonne introduction à la pensée communautarienne, pour tous ceux qui désirent la découvrir et comprendre sa contribution à la « troisième voie » défendue par la quasi-totalité des partis sociaux-démocrates occidentaux (France exceptée). Il intéressera aussi les lecteurs les plus familiers avec les débats américains, le point de vue communautarien débouchant sur un panorama critique assez complet des principales positions qui structurent ces débats.

Enfin, *The monochrome society* est particulièrement recommandé aux lecteurs français, qui seront sensibles aux réponses apportées par Etzioni à ses détracteurs américains. Ces arguments se transposent en effet aisément dans le contexte français, pour répondre aux dénonciations virulentes d'une menace communautariste qui s'appuie largement sur des considérations implicites (la menace vient-elle de Corse ? Des quartiers populaires ? Du Marais homosexuel ?) et dont la réalité demeure, de ce fait, largement contestable. ■

⁵ Le premier amendement stipule que le Congrès ne fera aucune loi qui touche l'établissement ou interdise le libre exercice d'une religion, ni qui restreigne la liberté de la parole ou de la presse, ou le droit qu'a le peuple de s'assembler pacifiquement et d'adresser des pétitions au Gouvernement.

⁶ Ainsi, il est étonnant de voir mobilisée, en 2001, la pyramide des besoins de Maslow pour annoncer l'inéluctabilité de l'avènement d'une nouvelle société moins matérialiste.

⁷ Ce que semble regretter l'auteur, qui fait référence à plusieurs références au kibboutz israélien, véritable idéal type de la communauté etzionienne.